

G68. GOURAYA (voir Gunugu)

At Saïd et Timimoun »,

Recherches Sahariennes,
hors-texte.

Présentation de la photographie
Mandé, 1962 (p. 13-34).

Le processus d'évolution au Sahara
(1), 1983.

Le sequoïa et le Zénè-
nitiers, 1987 (p. 191-205).

« Eau ? » *Les eaux cachées.*
sous la direction de Daniel

Les Berbères », *Monde Arabe*,
n° 3-27 et n° 135, janvier-
mars 1983.

R.D.P., Orléans-Tours,

Notes

Principaux termes géogra-
phiques, Université d'Al-

Algérie et des régions limi-
trophes, tome VIII, 1952

Éditions de Presse, Alger,

« Oasis algériennes », *Séche-*

« Les oasis et résultats de fouilles »,

« Oasis algériennes du Touat et du

du Touat-Gourara-Tidi-
Touat (121-138).

2^e édition, Paris, 1925-

III.

« Le Gourara, Éléments
de géographie », 1973 (p. 240-292).

« Les Sciences de l'Homme,

« Médecine », *Archives de*
l'Institut de Médecine (1966).

(1966), 347 pages.

« Travaux de l'Institut de
Médecine » (hors-texte).

J. BISSON

G69. GRAINES SAUVAGES (cueillette en pays touareg)

La cueillette peut être définie comme le ramassage des produits spontanés de la nature. Mais il faut distinguer les cueillettes au jour le jour, grappillages d'occasion, qui sont souvent le fait des enfants pour les baies sauvages, des véritables récoltes effectuées collectivement et dont le produit est conservé. Les premières donnent un complément utile en vitamines, les secondes peuvent parfois fournir pendant plusieurs mois la base de l'alimentation d'une famille ou d'un campement.

Les récoltes de graines sauvages sont particulièrement développées chez les nomades de la zone sahélienne. Elles peuvent constituer de véritables moissons qui permettent d'éviter l'achat de mil, ou du moins, de le limiter. Ainsi au XIX^e siècle, la confédération des Iwellemmeden Kel Denneg était en lutte constante avec celle des Kel Geres vivant plus au sud, à qui elle contestait la domination de la fertile région de l'Ader-Dutchi-Majia, riche productrice de mil et de sorgho. Les Kel Geres empêchant les Iwellemmeden de venir recueillir leur part de la récolte de céréales, on rapporte que l'*amenokal* Musa ag Bodal réunit de nombreuses captives et leur fit récolter des graines sauvages qui furent enfermées dans de grands sacs en cuir et expédiées au chef des Kel Geres, Bodal dit In-Silkin : par ce geste les Kel Denneg signifiaient qu'ils pouvaient parfaitement se passer de mil et de sorgho, puisque les graines sauvages récoltées dépassaient leurs besoins propres.

Cette tradition met en évidence deux faits caractéristiques de cette récolte chez les nomades de la zone sahélienne :

— son importance était telle, au siècle dernier, qu'en bonne année elle permettait, avec le lait, l'autosubsistance ;

— elle était pratiquée par les classes serviles et, parmi elles, surtout par les femmes.

Nous verrons plus loin que ces deux faits ont joué un grand rôle dans l'évolution de ces récoltes.

Les techniques des récoltes

Les techniques varient en fonction des variétés de graines, mais aussi en fonction de l'époque de la récolte.

a) Lorsque les nomades cherchent à recueillir la récolte sur pied, c'est-à-dire en fin de saison des pluies, ils peuvent procéder de deux manières :

— à la main : *arasab*, c'est le fait de presser les épis entre les doigts pour les égrainer : un récipient tenu au-dessous des épis recueille les graines ; parfois, une seule secousse ou le choc d'un bâtonnet suffit à les faire tomber.

— au panier : un panier à claire-voie et à fond plein (*ekayankay*) balancé à bout de bras recueille les graines qui ne sont pas encore tombées à terre.

Ces deux méthodes supposent donc que l'on procède à une récolte précoce, aux mois de septembre et d'octobre. Plus tard, les graines sont à terre et il faut procéder différemment.

b) *afarad*, c'est-à-dire le fait de balayer les graines au sol. C'est la technique la plus couramment utilisée par les nomades : elle permet de procéder à la récolte pendant un temps plus long, et par conséquent d'en faire plusieurs en se déplaçant.



Fonds Documentaire ORSTOM
Cote: B* 19594 Ex: 1



Bellas de l'Ouest nigérien (au Nord d'Ayorou) ramassant les graines d'*isiban*.
L'homme tient le balai à long manche (*daji*)
et la femme le petit balai (*azor*) (photo E. Bernus).

Les graines donnant lieu à de grandes récoltes

— *Isiban* (plur. sans sing.) sont les graines récoltées en fin de saison des pluies et en saison froide (octobre à décembre), souvent au retour de la transhumance estivale de la « cure salée », nomadisation estivale vers les terres et les sources salées. Ce terme désigne en fait de nombreuses graminées; il recouvre les mêmes variétés que le *kreb* tchadien ou le *fonio* malien.

— *Asyal* (*Panicum latum* Kunth), la plus appréciée, que l'on trouve surtout dans les bas-fonds temporairement inondés et *akasof* qui préfère les terrains plus secs et mieux égouttés.

— *Tegabart* (*Echinochloa colona* Link et *Eragrostis tremula*) aux abords des bas-fonds inondés.

— *Tajit* (*Eragrostis* spp. à petites glumes), également dans les terrains humides.

— *Idombisan* (*Echinochloa colona* Link) sur les terrains sableux.

— *Urianum*, *safari*, *siggezal*, autres variétés citées par les nomades, la dernière poussant sur les dunes.



Femme Bella vannant les graines ramassées au balai (photo E. Bernus).

La récolte des *isiban* peut être effectuée au panier assez tôt le matin, pour que la rosée charge les graines d'humidité et les empêche de s'éparpiller au contact du panier. Ce sont surtout les nomades méridionaux, tribus anciennement serves vivant en zone agro-pastorale, qui pratiquent cette technique.

La récolte au balai peut succéder à celle au panier : on coupe au couteau la paille, ou on la brûle pour dégager la place. Le balayage est alors effectué par les hommes, au moyen du balais de branchages emmanchés à un long bâton (*daji*), soit par les femmes avec une touffe de paille, petit balai (*azor*), semblable à celui qu'elles utilisent pour nettoyer l'intérieur de la tente ou ses abords : elles rassemblent en tas les graines mêlées à de la terre, des cailloux ou des feuilles et destinées aux premiers vannages. Les graines sont amassées pour être ensuite battues avec un lourd pilon (*diringi*), fait d'un long manche taillé dans un tronc; c'est un outil assez lourd, un pilon élargi à la base, qui vient s'abattre sur les graines disposées sur une aire bien nettoyée.

Au battage (*uduz*), effectué par les hommes comme par les femmes, succède une série de vannages, travail exclusivement féminin : on cherche à éliminer les corps étrangers par un vannage effectué debout, où les résidus légers s'envolent

au fil du vent, et les corps étrangers plus lourds (bâtonnets, cailloux), par un vannage assis. Les femmes procèdent ainsi à une série de vannages, recommencés chacun plusieurs fois, jusqu'à ce que les graines aient été isolées. Alors seulement la récolte peut être engrangée dans de petits greniers de terre, dans des sacs de cuir, dans des silos, ou encore sur des surfaces rocheuses que l'on couvre de paille maintenue par de grosses pierres.

Le *cram-cram*, nom partout retenu, *weszeg* ou *wejjeg* (*Cenchrus biflorus*), est bien connu par ses épines qui s'accrochent aux vêtements avant de pénétrer dans la chair. Les nomades relèvent leurs pantalons au-dessus du genou pour éviter que le tissu ne soit infesté par ses aiguillons. Le *cram-cram*, qu'ont maudit tous les explorateurs ayant traversé le Sahara, est la plante témoin qui marque la limite entre le Sahara et le Sahel.

Cette récolte s'étale de novembre à mars et peut permettre, dans certains cas, de se passer de toute céréale cultivée. Nous avons visité et filmé au Niger, au nord-ouest de Tchén-Tabaraden, des campements d'affranchis et d'anciens captifs des Arabes Eddés, vivant exclusivement de *cram-cram* et de lait pendant toute la saison sèche, en se livrant à une récolte collective à laquelle participent tous les habitants.

Le ramassage des graines est effectué par les femmes. Avec un bâton, elles frappent par un mouvement horizontal à ras du sol, la paille pour en faire tomber les graines et les épis. Elles se munissent alors d'un balai à long manche, au bout duquel sont attachées des branches d'épineux. Ce balai (*tisidwa* c'est-à-dire les branchages), différent de celui qu'utilisent les hommes pour les *isiban*, sert à rassembler en tas les graines qu'on sépare de la paille. Une natte de lit, disposée sur deux piquets de lit, forme une sorte de brancard sur lequel on entasse les graines épineuses, accrochées encore à des résidus de paille, qui forment une meule. Deux femmes soulèvent le brancard et le posent en équilibre sur la tête d'une troisième qui maintient le tout par les extrémités des piquets, et s'en va vers l'aire de battage, espace nu et dur, dépourvu de végétation.

Le battage commence aussitôt et les femmes viennent se joindre aux hommes lorsque la provision des graines est suffisante pour le travail du jour. Jusqu'à la tombée de la nuit, on entend le lourd battement des pilons frappant le sol; on ramène chaque fois par un mouvement du pied les graines sous le pilon.

On utilise aussi parfois un battoir (*billan*), épaisse planche de forme arquée, et ayant à son extrémité une poignée faite d'un bâtonnet souple, tendu en arc de cercle par une cordelette qui se fixe dans la planche (cf. Bernus 1967 : 35, fig. 2). Cet instrument, réservé aux hommes, sert parfois de complément aux pilons. L'homme tient l'anse souple et fait tourner en moulinet le battoir qui s'abat par la tranche sur les graines.

Les opérations de vannage qui suivent sont, ici aussi, le lot des femmes.

Wejjeg et *isiban* donnent lieu à des récoltes quotidiennes qui permettent non seulement d'assurer l'alimentation du campement, mais de constituer des réserves pour plusieurs mois.

Tafayat (*Oryza Barthii* A. Chev.), le riz sauvage, est récolté dans de nombreuses mares de la zone sahélienne. C'est un riz annuel, non vivace, récolté en octobre et novembre. Au sud-ouest d'In Gall, au Niger, sur le plateau du Tegama, les Iwellemmeden Kel Denneq procèdent à la récolte lorsque les mares sont encore pleines en arrachant les tiges à la main. Plus rarement, on récolte les graines de riz par balayage dans les fonds de mares asséchées.

Si la récolte est importante le riz est battu au bâton sur le sol après séchage. Sinon il est traité directement dans le mortier. Mais les bovins peuls, de plus en plus nombreux dans cette zone, détruisent bien souvent aujourd'hui ces récoltes.



Battage au pilon du *cram-cram* (*Cenchrus biflorus*) par des affranchis des Arabes Eddés, au Nord-Est de Tchén-Tabaraden, Niger (photo E. Bernus).

Les graines de complément et de soudure

Les autres graines donnent lieu plus rarement à des récoltes collectives.

Afazo (*Panicum turgidum*), herbe vivace des dunes, est récoltée à la main. Les Touaregs utilisent la paille dans les travaux de sparterie et en particulier pour la fabrication de la natte-paravent (*asabar*), mobilier intérieur des tentes. (C sert de la cendre de ses tiges comme substitut du natron pour être mélangé au tabac à chiquer.)

Agarof, *tagarof* (*Tribulus terrestris*) est une plante rampante dont les grains piquants moins nombreux et plus courts que ceux du *cram-cram*, rendent la marche très pénible autour des points d'eau où elle est répandue par les troupeaux qui véhiculent ses graines accrochées à leur pelage. Le goût est réputé amer et se résout à sa consommation qu'en cas de disette grave; d'où le nom de *tay-n-agarof*, l'année de l'*agarof* pour 1914 et 1931 dans le calendrier des Iwellemmeden Kel Denneq, qui furent des années de sécheresse et de famine.

Asayor (*Sorghum aethiopicum*) est un sorgho sauvage récolté à la main. Dans les plaines argileuses de l'Eghazer, à l'ouest de Tegidda-n-Tesemt, *asayor* bonne année, couvre sans espèces concurrentes d'immenses espaces, au point qu'on dirait des champs de céréales cultivées s'étendant à perte de vue.

Tamasalt (*Boerhavia coccinea*), petite plante rampante à racine pivotante sède des graines que les femmes rassemblent avec leur petit balai (*azor*).

Emseken (*Ipomoea verticillata*), plante surtout connue pour ses vertus potageres au cours de la « cure salée », leur donnant force et les préservant de la taminose, peut donner des graines recueillies à la main.

La fourmière* (*teytoft*) est souvent éventrée pour y ramasser les graines enfouies par les insectes. Les femmes partent avec un âne, un fer emmanché



Femme appartenant à la tribu des Igdalen, vannant les graines récoltées dans une fourmière de la plaine d'Asawas, à l'ouest d'Agadez (photo E. Bernus).

creuser, un grand sac en cuir, et un van. Chaque femme s'installe sur une fourmière et dans le silence déterre les graines qu'elle vanne avant de les rassembler dans le sac. Le silence est indispensable pour une opération qui pourrait provoquer la réaction de génies.

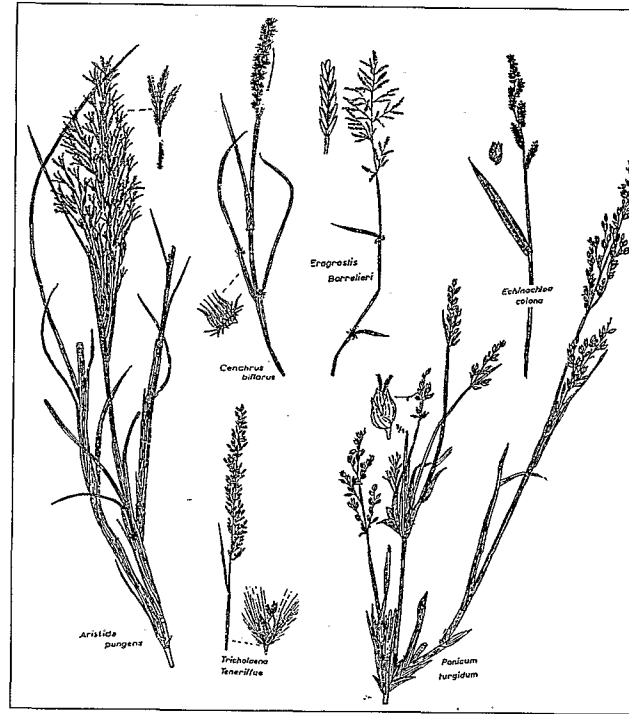
L'évolution

Les récoltes des graines sauvages, si importantes dans toute la zone saharosahélienne, ont tendance à diminuer, pour plusieurs raisons :

Chez les Touaregs et les Arabes, ces récoltes étaient effectuées par la classe servile. Or on sait que les liens qui existaient entre les serfs et leurs maîtres, entre les tribus anciennement servies, si nombreuses en zone méridionale, et leurs chefs, ont tendance à se relâcher sinon à disparaître. Le nombre de captifs de tente vivant encore en symbiose avec leurs maîtres dans les campements diminue ; beaucoup d'entre eux quittent la zone nomade et s'en vont cultiver au sud. La récolte n'est donc plus effectuée comme autrefois par les serviteurs pour leurs maîtres, mais bien souvent aujourd'hui par les ex-captifs à leur propre profit. Ils peuvent encore parfois donner une part de leur récolte dans un échan-

ge de services ou par habitude. Mais les récoltes les plus importantes que nous avons pu observer chez les nomades, étaient le fait de tribus affranchies ou libérées, très pauvres, qui trouvaient là l'essentiel de leur subsistance.

Toutes les tribus anciennement servies (les Bella de l'Ouest nigérien, du Nord du Burkina Faso, de l'Est du Mali par exemple), qui se sont mises à cultiver extensivement le mil sur une grande échelle, continuent à pratiquer les récoltes de graines sauvages pour leur consommation, réservant à la vente sur les marchés la part la plus importante possible du mil qu'ils produisent. On voit donc que ces cueillettes sont toujours vivantes chez les anciens serfs, vivant pauvrement en zone agro-pastorale et également en zone nomade, qui cherchent à diversifier leur économie. L'éclatement de la société touarègue a fait que désormais les spécialisations qui existaient et dont profitaient les hommes libres jouent surtout à l'intérieur de chaque catégorie sociale.



Graminées sauvages du Sahara. *Tricholepis Teneriffae* et *Echinochloa colona* sont absentes du Sahara central et méridional. Le drinn (*Aristida pungens*), le millet (*Panicum turgidum*) et le cram-cram (*Cenchrus biflorus*) fournissent les récoltes les plus abondantes (dessin P. Ozenda).

TABLEAU DES PLANTES FOURNISSANT DES GRAINES				
FAMILLE BOTANIQUE	NOM TAMAJAQ	NOM LATIN	NOM ARABE	NOM VULGAIRE
1. Alizacées	1. éhéfiéfié 2. tamesalt	<i>Aizoon canariense</i> L. <i>Linum indicum</i> Stocks.		
2. Chenopodiacées	3. aramas 4. taouit	<i>Atriplex halimus</i> L. <i>Chenopodium vulvaria</i> L.	guetâf	arroche
3. Crucifères	5. tanekfait	<i>Eruca sativa</i> L. <i>Eruca vesicaria</i> (L.) Cuv.	harra	roquette
4. Cucurbitacées	6. aslar 7. aggasit	<i>Moretia canescens</i> Boiss. <i>Farsesia hamiltonii</i> Royle.	lehballia	
5. Graminées	8. alkéd 9. afezou 10. toullouit 11. aremmoud 12. ahrag 13. bouairda 14. touga 15. isiben 16. tajit 17. tagabart 18. ouezzag	<i>Colocynthis vulgaris</i> L. <i>Panicum rugidum</i> Forsk. <i>Aristida purgens</i> Desf. <i>Aristida plumosa</i> L. <i>Aristida subcesionis</i> L. <i>Bromus gananus</i> Maire <i>Lolium multiflorum</i> Lam. <i>Panicum latum</i> Kunth. <i>Eragrostis</i> spp. (à petites glumes) <i>Eragrostis tremula</i> Hochst. <i>Cenchrus Pterisii</i> Kunth. <i>Cenchrus biflorus</i> Roxb.	el hadja meroka drinn	coloquinte millet drinn
6. Légumineuses	19. adrellal	<i>Astragalus vogelii</i> Webb.		
7. Liliacées	20. izéân	<i>Asphodelus tenuifolius</i> Cavan.	Zeriaât el kottane	lin
8. Linacées	21. latelé	<i>Linum usitatissimum</i> L.		
9. Nyctaginacées	22. éhdebéd	<i>Boerhavia coccinea</i> Will.	besbes	aneth
10. Umbellifères	23. asfar	<i>Anethum graveolens</i> L.		
11. Papaveracées	24. agenesnes	<i>Glauicum corniculatum</i> (L.) Curtis.	benderakech	pourpier
12. Portulacées	25. alora	<i>Portulaca oleracea</i> L.		
13. Résédacées	26. abellengad	<i>Reseda villosa</i> Cosson.	hebâlia	
14. Zygophyllacées	27. tagerouft	<i>Tribulus terrestris</i> L.		

TABLEAU DES PLANTES FOURNISSANT DES RACINES, ET DES TIGES ALIMENTAIRES

FAMILLE	NOM TAMAJAQ	NOM LATIN	NOM ARABE	NOM VULGAIRE
1. Cynomoriacées	1. Aoukal	<i>Cynomorium coccineum</i> L.	tertout	jonc
2. Cyperacées	2. Aleggi 3. Leouliouen	<i>Scirpus holoschoenus</i> L. <i>Scirpus maritimus</i> L.	semmar semmar	jouc roseau
3. Graminées	4. Almès 5. Tesengelt	<i>Phragmites communis</i> L. <i>Erianthus Ravenneae</i> (L.) P.B.	lirâa, gsab	
4. Polygonacées	6. Aressou	<i>Calligonum comosum</i> L'Hér.	arta	cistanche
5. Orobanchacées	7. Ahliou 8. Tamzellit 9. Eftekéchi	<i>Cistanche Phalipaea</i> (L.) P. Cout. <i>Orobanche asyriaca</i> Pers. <i>Orobanche cernua</i> Leoff.	danoun	orobanche orobanche
6. Typhacées	10. Tahlé 11. Akéiouod	<i>Typha elephantina</i> Roxb. <i>Typha australis</i> Schum. et Thonn.	berdi	massette typha
7. Terfeziacées	12. Tafest	<i>Terfezia ovaltipora</i> (Pat.)	terfas	terfesse, truffe blanche

GOMMES ALIMENTAIRES

FAMILLE	NOM TAMAJAQ	NOM LATIN	NOM ARABE	NOM VULGAIRE
Légumineuses	Abeledar Aberoug gommes de l'absér et tamaj	<i>Acacia Raddiana</i> Savi <i>Acacia Seyal</i> Del.		
ESPÈCES FOURNISSANT DES MANNES ALIMENTAIRES				
Tamaricacées	Tabarekkat	<i>Tamarix aphylla</i> (L.) Karst.		
Graminées	Azaoua Ebestou Tesengelt Tazzait	<i>Tamarix gallica</i> L. <i>Imperata cylindrica</i> (L.) P.B. <i>Erianthus Ravenneae</i> L. <i>Phoenix dactylifera</i> L.		

* Les signes diacritiques des noms vernaculaires ont été supprimés

(Tableau dressé par M. Gast)

En second lieu, la culture du mil ne peut s'étendre en zone sahéenne et le front pionnier progresse d'année en année vers le nord, au point que le gouvernement nigérien a dû établir une législation pour protéger la zone à vocation pastorale. Le mil est aujourd'hui apporté sur tous les puits par les agriculteurs eux-mêmes, qui reviennent l'échanger contre moutons ou chèvres, ou le vendre contre argent. L'habitude de la consommation du mil et du sorgho est entrée dans tous les campements; et par là, on néglige un travail long et minutieux, qui réclame une main d'œuvre considérable.

Enfin, les Peuls Bororo (qui s'appellent eux-mêmes WoDaaBe), nomades éleveurs de gros troupeaux de bovins, ont envahi depuis une cinquantaine d'années tout le nord de la zone sahéenne jusqu'aux confins du Sahara, région occupée naguère par les seuls Touaregs. Refoulés des zones méridionales par l'évolution démographique, par l'extension des cultures tant vivrières que commerciales (arachide, coton) aboutissant à la réduction ou à la disparition des jachères, ils envahissent les parcours et les prairies septentrionales: de ce fait, la consommation de fourrage par des troupeaux toujours plus nombreux se fait au détriment du ramassage de graines sauvages destinées à l'alimentation des hommes.

BIBLIOGRAPHIE

- BERNUS E., 1967, « Cueillette et exploitation des ressources spontanées du Sahel nigérien », in *Cahiers ORSTOM, série Sc. Hum.*, vol. IV, n° 1, 1967 : pp. 31-52.
- BERNUS E., 1988, « Seasonality, climatic fluctuations, and food supplies (Sahelian nomadic pastoral societies) », in *Coping with uncertainty in food supply*, I. de Garine & G.A. Harrison ed., Clarendon Press, Oxford : pp. 318-336.
- BERNUS E., 1992-93, « Des arbres et des herbes aux marges du Sahara », in *Sahara, Preistoria e storia del Sahara*, Milan, n° 5 : pp. 17-28.
- BERNUS E., 1993, *Touaregs nigériens. Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur*, Paris, L'Harmattan, (cf. Ch. 12, L'utilisation des ressources spontanées, pp.249-258). 1^{re} édition, ORSTOM, 1981.
- BRUNEAU DE MIRÉ Ph., 1956, « Vocabulaire botanique tamajeq » in Bruneau de Miré & Gillet, *Contribution à l'étude de la flore du massif de l'Aïr*, J. Agr. Trop. et Bot. Appl. t. III, Paris, pp. 741-760.
- CHEVALIER A., 1911, « Le riz sauvage de l'Afrique tropicale », in *Journ. Agric. Trop. et Bot. appl.*, T. II : 1-3.
- CHEVALIER A., 1932, *Ressources végétales du Sahara et de ses confins nord et sud*, Paris, Muséum d'Histoire Naturelle, Labor. d'Agron. Trop., 256 p.
- CRÉACH P.-V., 1949, « Les problèmes des mois de disette au Moyen Tchad ». *Les aliments végétaux de remplacement*, in *Conf. Interafric. sur l'alimentation et la nutrition*, Dschang, Cameroun : pp. 291-295.
- CRÉACH P., 1993, *Se nourrir au Sahel. L'alimentation au Tchad 1937-1939*, Paris, L'Harmattan, 298 p.
- GAST M., 1968, *Alimentation des populations de l'Ahaggar. Étude ethnographique*, Mémoire du C.R.A.P.E., VIII, Paris, A.M.G., 456 p.
- GAST M., 1969, « Persistance proto-historique dans l'alimentation des populations du Sahara central », in *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, VI, Aix-en-Provence : pp. 89-93.
- GAST M., 1972, « Céréales et pseudo-céréales du Sahara central (Ahaggar), I, Usages et valeurs alimentaires de quelques graines du Sahara central », in *Jour. d'Agric. Trop. et de Bot. Appl.*, t. XIX, n° 12, pp. 50-55.
- GAST M., « Fourmière », *Encyclopédie berbère*, t. XIX, F44, p. 2926-2928.
- GAST M., « L'alimentation en période de disette au Sahara central », *La Religione della Scie. Centro studi archeologia africana*, Milan, 1998, p. 93-107.

GAUDIN-HARDING, F. & OULD AOUDIA M., 1972, « Céréales et pseudo-céréales du Sahara central (Ahaggar), II, Analyses de quelques graines de la région de l'Ahaggar », in *Journ. d'Agric. Trop. et de Bot. Appl.*, T. XIX, n° 12, pp. 55-58.

NICOLAS R., 1950, *Tamesna. Les Ioullemmeden de l'Ouest ou Touareg Kel Dinnik*, Paris, Imprimerie Nationale, 270 p.

PORTÈRES R., 1958-1959, *Les appellations de céréales en Afrique*, Journ. Agr. Trop. et de Bot. Appl., t. V, n° 1-11, t. VI, n° 1-7.

TUBIANA M.-J., 1969, « La pratique actuelle de la cueillette chez les Zaghawa du Tchad », in *Journ. d'Agric. Trop. et de Bot. Appl.*, T. XVI, n° 2-5 : pp. 55-83.

FILMOGRAPHIE

BERNUS E., 1968, *Cram-cram*, CNRS audiovisuel, 16 mm, couleurs, 12 min.

Produit par le Comité du Film Ethnographique, Musée de l'Homme, Paris, distribué par CNRS audiovisuel, Meudon.

Un campement de nomades du Niger qui vit presque exclusivement de la récolte du *cram-cram* (*Cenchrus biflorus*).

E. BERNUS

G70. GRAMMATICALISATION

Les linguistes définissent la grammaticalisation comme le processus de spécialisation par lequel une unité (ou un complexe d'unités), à l'origine lexicale, devient progressivement un outil grammatical. De tels phénomènes sont universellement connus dans l'histoire des langues : la quasi-totalité des unités grammaticales, même celles qui forment des paradigmes très restreints et très systématiques – comme les marques du nom, les marques personnelles, temporelles ou aspectuelles du verbe –, proviennent presque toujours du figement d'anciennes unités lexicales. Bien sûr, de tels processus peuvent prendre des siècles, voire des millénaires, pour atteindre le stade d'une grammaticalisation complète, *i.e.* pour que disparaisse toute trace de l'origine lexicale.

On peut également donner au concept de grammaticalisation une définition plus large, dépassant le seul cadre du mouvement de spécialisation du « lexical » vers le « grammatical » et y intégrer aussi des phénomènes de re- ou trans-grammaticalisation où l'on voit des unités grammaticales (ou des phénomènes expressifs) changer de fonction et de statut au cours du développement historique de la langue.

La langue berbère, malgré la rareté et l'obscurité des témoignages sur ses formes anciennes et son développement historique, est un objet particulièrement intéressant du point de vue de l'étude des processus de grammaticalisation. Le paradoxe n'est qu'apparent : si, faute d'une véritable tradition écrite, nous n'avons pas d'accès direct aux évolutions de la langue, nous avons en revanche, à travers la dialectologie des formes synchroniques des innombrables variétés du berbère, un formidable moyen d'observation et de reconstruction, tant au plan des formes que des signifiés. La dispersion de la langue sur une aire géographique immense, sa fragmentation en îlots linguistiques largement indépendants les uns des autres, traits couplés avec une profonde unité structurale, font qu'il est souvent possible de suivre et de comprendre, en synchronie, les transformations

diachroniques et notamment la genèse de nouveaux outils grammaticaux. Fréquemment même, tous les stades d'un processus de grammaticalisation peuvent être relevés de manière simultanée dans les différents dialectes berbères voire à l'intérieur d'un même dialecte dans ses innombrables variantes locales « parlées » dans la terminologie berbérissante). Coexistent ainsi souvent, dans la diversité berbère, les deux stades extrêmes – et toutes les positions intermédiaires – d'une chaîne de grammaticalisation (Heine, 1992) : la phase initiale de simple assemblage lexical facultatif jusqu'au stade ultime de morphologie absolue où le matériau de départ est complètement méconnaissable, forme comme dans sa fonction.

Bien sûr, tous les paradigmes d'indicateurs de relation syntaxique – positions, les conjonctions et connecteurs divers –, et *a fortiori* les adverbes, proviennent tous d'anciennes unités lexicales, le plus souvent des noms, plus rarement des verbes (cf. Chaker, 1983 & 1984) :

- *yef* et *fell* « sur » renvoient à *iyef* « tête » et *afella* « sommet »
- *yerna* « de plus » (kabyle) au verbe *rnu* « ajouter »
- *drus* « peu » au verbe *idras* « être peu nombreux », etc.

Le nom lui-même n'échappe pas à ce mouvement. Ainsi, il est bien établi (Vycichl, 1957) que la syllabe initiale du nom, dans sa forme masculine comme dans sa forme féminine *ta-/ti*, résulte du figement d'un ancien déterminant (marque de définitude) à l'origine facultatif qui précédait le nom.

Mais c'est surtout le système verbal berbère qui est un exemple privilégié de la situation de coexistence de stades d'évolutions décalés, à partir desquels peut restituer assez précisément des dynamiques linguistiques, souvent anciennes, parfois encore en cours. Du point de vue de sa morphogénèse, le système verbal berbère apparaît ainsi comme une formidable machine à générer de nouvelles formes par spécialisation d'éléments divers n'appartenant pas au noyau de la sphère des déterminations aspectuelles fondamentales du verbe. C'est ment le cas de :

- de la marque du prétérit intensif du touareg (*allongement vocalique*), doute une ancienne marque expressive de durée ou de permanence du verbe
- de la marque de l'aoriste intensif (*tension de la deuxième radicale*), sans une ancienne marque expressive d'intensité et de répétition ;
- du préverbe de futur/non réel *ad* qui est primitivement un déictique
- des préverbes divers de l'aoriste intensif marquant la concomitance de durée : *ar* (conjonction « jusqu'à ce que »), *la* (ancien verbe *illa* « il est » ré *da* (locatif « ici »)...
- des auxiliaires verbaux à valeurs diverses : concomitance (*ili* « être » (*aytuw*)), de futur (*rad, ddad*; cf. Leguill, 1987/1992).

Refonctionnalisation d'unités grammaticales provenant de paradigmes nombreux, recyclage de marques expressives, grammaticalisation d'unités lexicales, et notamment des auxiliaires verbaux..., les stratégies les plus diverses de réajustement de la sémantique verbale sont attestées de manière assez transparente dans le système verbal berbère (cf. Galand, 1977; Chaker, 1995/b).

BIBLIOGRAPHIE

AIKHENVALD A., « On the Reconstruction of Syntactic System in Berber-Lybic », *Schrift für Phonetik, Sprachwissenschaft und Kommunikation-forschung*, 39/5, 1986.

Amizement

Edmond Bernus

UNION INTERNATIONALE DES SCIENCES PRÉ- ET PROTOHISTORIQUES
UNION INTERNATIONALE DES SCIENCES ANTHROPOLOGIQUES ET
ETHNOLOGIQUES
LABORATOIRE D'ANTHROPOLOGIE ET DE PRÉHISTOIRE DES PAYS
DE LA MÉDITERRANÉE OCCIDENTALE
INSTITUT DE RECHERCHES ET D'ÉTUDES
SUR LE MONDE ARABE ET MUSULMAN

ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

XXI
Gland - Hadjarien

1999

(e)

)
omaine)
(Al Andalus)

Publié avec le concours du
Centre National du Livre (CNL)
et sur la recommandation du
Conseil international de la Philosophie
et des Sciences humaines
(UNESCO)

ÉDISUD
La Calade, 13090 Aix-en-Provence, France